

Bernard Mazo

« Hier, qui fut ma vie et qui n'est plus qu'un mot ». **Bernard Mazo** (1939-2012), dans *La cendre des jours* (aux éditions **Voix d'encre**, avec des lavis de **Hamid Tibouchi**), fume l'adage mallarméen sans filtre.

Il prend hier, aujourd'hui et la quête inlassable du sens. Il les brûle d'une fumée poétique qui ne se dissipe pas. Parce qu'elle a retenu la leçon de la roche, parce que ses arabesques se voient même de nuit (surtout dans la nuit) et qu'elles n'ont pas l'intention d'abdiquer le style. L'auteur affronta plus d'une fois cette nuit, le vertige du jour à accomplir. Il brûlait, comme nous brûlons. Mais ses mots réchauffent, font que l'on se sent moins seul d'avoir exploré la solitude existentielle, celle qui devint notre ombre dès le berceau.

Les poèmes de Bernard Mazo sont affaire, avant tout, de résistance. L'architecture sobre du texte tient bon, par définition, face aux outrances des jours et l'architecte garde son énergie intacte, pour dire la dignité de tout homme qui passe dans le temps. Prendre la photographie exacte d'un état du monde. Bien sûr, la page qui reçoit le poème est inflexible, autant que les fins dernières. Parfois, cette page se transforme en marécage, où l'angoisse de vivre s'enlise :

Rivé à la page vierge

j'ai beau faire

j'ai beau

avec le poinçon des mots

creuser le silence

c'est toujours

le même poème imparfait

que j'écris et réécris

pour tenter en vain

de capter

l'insaisissable beauté

du monde

Mais la tourbe brûle, c'est elle qui réchauffe en fait, le poème brûle en s'attendant phénix plus patient. L'image se brouille, la quête se perd, le visage ne se reconnaît, autrui n'est plus qu'un lointain mirage. Mais la fumée se voit jusqu'au ciel. L'éternité y rappelle à la mémoire qu'elles sont sœurs. La dette exacte que la vie doit à l'homme, on la voit là, en spirales et torsades. Certains l'appellent la beauté et c'est en effet l'autre nom du poème.

Jean-Luc Despax